Document generated on 04/24/2024 8:09 a.m.

Biscuit Chinois
Littérature pop

De l'autre côté du mur

Mélissa Verreault

Number 7, 2008

Colocataires

URI: https://id.erudit.org/iderudit/2463ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (print)
1920-7840 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Verreault, M. (2008). De l'autre côté du mur. *Biscuit Chinois*, (7), 56–69.

Tous droits réservés © Éditions Biscuit Chinois, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Mélissa Verreault

Mélissa croit à la liberté d'expression. Elle vous laisse donc composer sa biographie, selon vos préférences.

Mélissa a :

a) 16 b) 24 c) 28 d) 36 ans.

Elle aime particulièrement les :

a) sushis b) motos c) romans feuilletons
d) hommes à barbe

Quand elle sera grande, Mélissa voudrait être une :

a) vétérinaire b) designer de mode c) écrivaine
d) sans-emploi qui se fait entretenir par un homme de trois fois son âge

Sa saison préférée est :

a) l'hiver b) l'été c) l'automne
d) *Les saisons de Clodine*

de l'autre côté du mur

Elle n'était jamais réellement née, voilà ce qu'elle avait.
— Samuel Beckett
La véritable réalité est toujours irréaliste.
— Franz Kafka

On cogna à la porte. Plusieurs coups. Secs. Comme du bois qui a séché tout l'été au soleil. Ou une femme qui a trop fait l'amour. Nous pourrions être tentés de nous demander : « Mais quelle porte, bon sens ? On cogna à quelle porte ? », comme si cela avait une véritable importance. Alors que peu importe où et quand se déroule ce que vous vous apprêtez à lire, cela est arrivé. N'est-ce pas ce qui compte réellement, de savoir qu'on n'est pas en train de se faire raconter des histoires ?

On cogna à la porte, plusieurs coups, mais la porte, elle n'était pas en bois, et la personne qui se trouvait derrière n'avait pas fait l'amour depuis longtemps. En fait, elle était toujours vierge.

— Êtes-vous bien madame V. ?

— Mademoiselle V., en fait.

— Évidemment. Vous êtes célibataire.

— Je…

— Êtes-vous seule ?

— Vous venez de le dire, je suis célibataire…

— Non, je veux dire, en ce moment, êtes-vous seule ?

— Euh… oui.

— Je peux entrer, alors ?

— Normalement, les femmes seules ne laissent pas entrer les…

— Je suis un officier du gouvernement.

L'homme franchit le seuil de la porte sans prendre le soin d'essuyer ses recouvre-bottes en caoutchouc noir. Et encore moins de les retirer.

— J'ai soif.

— Je vous aurais bien offert quelque chose à boire, officier, mais il n'y a plus d'eau dans le building depuis plusieurs jours.

— Et alors, cela ne m'empêche pas d'avoir soif !

— Je dois avoir un ou deux glaçons au congélateur. Ils fondront.

— Ça ira.

— D'accord.

— Avec une paille, s'il vous plaît.

— Je n'ai… pas de paille, officier.

— Alors sans paille, idiote.

— Désolée…

La femme se traîna jusqu'à la cuisine. Elle affichait un drôle d'air. Ce devait être à cause de son nez. Une rhinoplastie ne lui aurait pas fait de tort, mais ce genre de chirurgie n'était pas accessible à son budget d'employée dans une usine de fabrication de jouets en plomb. L'officier avait remarqué qu'elle n'était pas très belle, mais il ne passa aucun commentaire. Il n'aurait pas voulu qu'on l'accuse de harcèlement sexuel. Il se contenta donc de lui mentionner qu'elle ne sentait pas très bon.

— C'est que… comme je vous l'ai dit, nous n'avons plus d'eau depuis… depuis au moins six jours.

— Non, vous ne m'avez pas dit ça.

— Mais si, tout à l'heure, quand vous avez dit que…

— Vous avez dit « depuis plusieurs jours ».

— …

— Je n'aime pas qu'on me mente en pleine face.

— Je ne voulais pas…

— Qu'importe. Ne recommencez plus. Vous ne voudriez surtout pas que cela soit ajouté à votre dossier.

— Bien sûr.

L'officier et mademoiselle V. se parlaient à travers le mur qui séparait la cuisine du salon. Ils étaient forcés de crier très fort pour s'entendre. La voisine d'en dessous cogna au plafond avec son balai pour leur signifier d'arrêter ce boucan. Cela irrita l'officier. Il tira une balle dans le sol. Les coups de balai cessèrent.

— Bon. Mademoiselle V., je vais devoir y aller.

— Déjà ? Mais pourquoi partir si vite ?

— J'ai beaucoup d'autres cas à régler aujourd'hui, vous vous en doutez. Ou peut-être pas. Peut-être n'êtes-vous pas assez intelligente pour vous douter de ce genre de choses.

— Peut-être.

— Enfin. Ce fut un plaisir.

— Oui…

— Au revoir.

L'officier tourna les talons et quitta l'appartement. Mademoiselle V. écoutait le vacarme qu'il faisait en descendant les marches de métal et souhaitait plus ou moins secrètement qu'il en rate une, chute, et se casse les dents rendu en bas. Elle n'avait pas trouvé l'officier particulièrement sympathique. Elle alla à sa fenêtre et le vit, qui de loin semblait avoir encore toutes ses dents, pénétrer dans sa voiture et démarrer en trombe. C'est au moment où la camionnette bourgogne prit de la vitesse et tourna le coin de la rue sur seulement deux roues que mademoiselle V. s'aperçut qu'elle ne savait pas pourquoi l'officier lui avait rendu visite. À part pour lui quêter quelques glaçons.

— Ce ne devait pas être important, dit-elle à voix haute.

Elle parlait souvent seule, mademoiselle V. Elle avait un jour discuté de ce trouble de la parole avec son médecin

de famille, qui n'était pas vraiment le médecin de sa famille, étant donné qu'elle était orpheline depuis l'âge de quinze ans. Il lui avait dit de ne pas s'en faire. Elle pouvait continuer de se parler seule, tant qu'il n'y avait pas de gens autour d'elle pour l'entendre. Elle n'avait pas compris ce que le médecin voulait dire, puisque s'il y avait d'autres gens autour, il était évident qu'elle ne pouvait se parler seule. Surprise de l'implacabilité de son raisonnement, elle s'était alors crue assez perspicace pour faire médecine. Seul problème : elle avait peur du sang. Elle laissa donc tomber le projet.

★ ★ ★

Deux jours après la visite de l'officier, un autre homme se présenta chez Emma. (Maintenant que vous êtes familiarisés avec mademoiselle V., nous pouvons nous permettre de l'appeler par son prénom. Cela dit, ce n'est peut-être pas son vrai prénom. Comment savoir. Nous ne sommes pas un narrateur omniscient, qu'on se le tienne pour dit.) Il n'était pas particulièrement séduisant; il avait le front très large, les cheveux tirés vers l'arrière, les joues longues et rouges, le menton saillant et les oreilles proéminentes. Il faut dire que de regarder les gens à travers le judas d'une porte ne les avantage pas nécessairement. Déjà, lorsqu'Emma ouvrit la porte, l'homme lui apparut un peu plus élégant. Ses traits étaient moins allongés et ses membres moins encombrants.

— Bonjour.

— Bonjour.

— Je suis votre nouveau locataire.

— Oh, vous vous trompez, je ne suis pas la propriétaire. Elle demeure au numéro 3. Madame Ripard, qu'elle s'appelle.

— Mais je ne viens pas pour madame Ripard. Je viens voir... Attendez...

L'homme fouilla dans la poche grise de son pantalon gris, à la recherche du papier sur lequel il avait écrit le nom de la femme chez qui il devait se présenter. Il chercha longtemps, car ce n'était pas sur un papier qu'il l'avait écrit, mais sur sa cheville, justement parce qu'il avait eu peur de perdre le papier. Et s'il avait préféré l'écrire sur sa cheville plutôt que dans sa paume, c'est parce qu'il avait l'habitude de se nettoyer les mains très fréquemment; il n'aurait pas voulu effacer le nom par inadvertance. Il était hypocondriaque, mais, malgré tout, plutôt futé.

— Mademoiselle V.

— Oui?

— C'est elle que je viens rencontrer.

— Qu'est-ce que vous me voulez?

— Je vous l'ai dit, je suis le nouveau locataire.

— Eh bien, tant mieux, je suis heureuse d'apprendre que j'ai un nouveau voisin, mais ce n'est pas à moi de vous faire visiter les lieux.

— Non. Nous ne sommes pas voisins. Nous sommes colocataires.

— Mais je n'ai jamais demandé à avoir un colocataire.

— Moi non plus.

— Oui, mais je crois que mon opinion compte un peu plus que la vôtre. Votre nom n'est pas sur le bail, le mien oui.

— Mais je ne comprends pas pourquoi vous êtes si surprise, un officier du gouvernement était censé venir vous avertir, plus tôt cette semaine.

— Un officier est effectivement venu, mais il ne m'a rien demandé d'autre que deux glaçons.

— C'est impossible, les officiers du gouvernement sont des gens consciencieux, qui savent comment faire leur

travail. Probablement avez-vous eu affaire à un imposteur.

— Je ne pense pas. Je ne me laisse pas si facilement berner.

— Pourtant, vous avez l'air plutôt crédule.

— C'est faux.

— Non, je vous jure que c'est vrai.

Emma et l'homme en complet gris se chamaillèrent ainsi pendant près de deux heures, sans trop savoir au sujet de quoi ils étaient en désaccord. Fatiguée d'argumenter à propos d'un problème dont elle ignorait la nature, Emma céda et accepta que l'homme s'installe chez elle.

— Je ne sais pas où vous allez dormir, par contre. Je n'ai pas de futon.

Effectivement, le salon ne possédait pour seul mobilier qu'une chaise en bois et un étroit bureau de travail, où reposaient trois hautes piles de documents. Sur un mur, une fenêtre, sur l'autre, la photo d'une chanteuse populaire – mais probablement pas tant que ça, puisque nous ne la connaissons pas –, sur le sol, un tapis sous lequel cacher la poussière et les pots cassés. Quelque part, entre les murs et le sol, une vieille lampe dotée d'un abat-jour en tapisserie à grosses fleurs, mais sans ampoule. Et pas de futon.

— Je devrai dormir avec vous alors.

— Dans mon lit?

— Eh bien, à moins que vous ne dormiez dans la baignoire, oui, avec vous, dans votre lit.

— Mais…

— Où est-ce que je peux déposer mes affaires?

Avant même qu'Emma n'ait eu le temps d'ajouter quoi que ce soit, l'homme se dirigea vers la chambre, repéra la commode, vida l'un des tiroirs des sous-vêtements de dentelles qu'il contenait et s'appropria l'espace. Emma l'observait, appuyée contre le chambranle de la porte.

— Ça ne vous dérange pas que je fasse une sieste, je suis extrêmement fatigué.

L'homme claqua la porte de la chambre, manquant de peu le nez d'Emma – dommage, cela aurait été un bon prétexte pour succomber à la rhinoplastie. Elle resta là, le nez contre la porte, pendant de longues minutes – position inconfortable, certes, mais idéale pour réfléchir, car le confort n'inspire que des idées sans originalité. Au terme de ses interrogations, elle conclut qu'elle n'avait d'autre choix que de se soumettre aux événements étranges qui se produisaient depuis quelques jours. Elle devait simplement attendre que ça passe.

Épuisée d'avoir tant cogité, elle décida d'aller rejoindre son nouveau compagnon de vie dans son lit simple.

★ ★ ★

Une semaine passa. Emma s'habituait tranquillement à son nouveau mode de vie ; à la limite commençait-elle à l'apprécier. L'homme se révéla être un colocataire discret et propre, le genre de colocataire sur lequel on souhaite tomber lorsqu'on s'en cherche un. L'homme quittait l'appartement très tôt le matin et ne rentrait que lorsqu'Emma dormait depuis longtemps. Il pénétrait toujours dans la chambre en prenant soin de ne pas faire trop de bruit, mais Emma se réveillait quand même chaque fois. Et chaque fois, ses yeux feignant le sommeil, elle prenait plaisir à regarder l'homme se déshabiller. Sous son fameux complet gris, il portait une camisole blanche, un slip blanc et des bas blancs montant jusqu'aux genoux. Pour dormir, il ne gardait que ses bas. Il était le genre de garçon qui a toujours froid aux extrémités mais chaud entre elles.

Il dormait du côté gauche et portait son pénis à droite dans son pantalon. Mais sans son pantalon, son sexe allait un peu n'importe où et Emma aimait bien le sentir contre sa cuisse. Elle trouvait réconfortant de sentir près d'elle

ce pénis durci par les pensées nocturnes d'un homme qui lui était pratiquement inconnu. Elle n'avait à s'inquiéter de rien, lui semblait-il, lorsque l'homme était ainsi étendu à ses côtés, le membre bien armé.

★ ★ ★

Un soir, Emma fut réveillée par une plainte sourde : l'homme émettait un étrange râle. Il gigotait nerveusement et suait à grosses gouttes. Emma crut qu'il avait la dysenterie ou une crise d'épilepsie, jusqu'à ce qu'elle voie un filet de liquide blanc et gélatineux sortir du sexe tendu de son colocataire.

Elle comprit alors qu'ils venaient de faire l'amour. Elle aurait préféré qu'il l'avertisse, mais quand même, elle était heureuse d'avoir enfin perdu sa virginité. Elle ferma les yeux et se rendormit rapidement, comblée.

★ ★ ★

Le lendemain matin, l'homme se réveilla à sept heures, alors qu'il avait l'habitude de quitter la maison vers cinq heures. Cela n'était pas normal, c'était parce qu'il était malade. Une vilaine grippe, ou quelque chose de beaucoup plus grave, nous ne le savons pas, nous ne sommes pas médecin. Emma, pour sa part, avait peur que tout cela ne soit de sa faute ; elle était convaincue qu'elle lui avait transmis une maladie qui se transmet sexuellement au cours de la nuit précédente. Elle s'en voulait beaucoup et, pour se faire pardonner, prit soin de l'homme du mieux qu'elle put.

Elle appela à l'Usine pour signaler qu'elle ne pourrait pas se présenter au travail ce jour-là. Son patron lui dit que ce n'était pas grave, puisque de toute façon, il l'avait mise

à la porte le mois précédent. Elle l'avait oublié. Confuse, tout juste après avoir raccroché, elle entendit le téléphone sonner et crut bon de répondre :

— Mademoiselle V. ?

— Oui ?

— Ici madame Ripard. J'appelle pour vous aviser que le loyer augmentera à partir de demain.

— Encore ? Mais vous l'avez déjà augmenté hier !

— Je sais, je suis au courant, mais que voulez-vous, l'inflation inflationne très rapidement ces temps-ci, je n'ai pas d'autre choix que de m'ajuster.

— Mais... je viens tout juste de me rappeler que j'ai perdu mon emploi, je ne vois pas comment...

— À demain.

Tous les matins, madame Ripard venait chercher son chèque. C'était ainsi, depuis la réforme imposée par la Régie des habitats : les locataires étaient tenus de payer leur loyer tous les jours, car trop de propriétaires avaient été floués par le passé. Et si un matin vous refusiez de payer, vous étiez automatiquement expulsé.

— Bonjour. C'est madame Ripard.

— Oui, je sais, madame Ripard. Vous n'avez pas beaucoup changé depuis hier.

Nous étions déjà le lendemain matin et Madame Ripard se tenait dans l'embrasure de la porte, la main droite tendue, la gauche grattant subtilement son pubis.

— Comment allez-vous ?

Elle voulait son chèque. Pas qu'on lui demande comment elle allait. Mais Emma essayait de gagner du temps.

— Je n'ai pas toute la journée. Vous me le donnez, ce chèque, oui ou merde ?

— C'est que... je...

— J'appelle la police.

— Attendez ! On ne pourrait pas trouver une autre solution ? !

— J'appellerais bien les pompiers, mais je ne crois pas qu'ils puissent faire quoi que ce soit.

Soudain, deux hommes en uniforme firent irruption dans l'appartement et s'emparèrent d'Emma, la soulevant de terre avec autant d'aisance que si elle n'avait pas été obèse.

— Mais où m'emmenez-vous comme ça ?!

— Dans la rue, madame. C'est là que les gens qui sont dans la rue vont, habituellement.

— Mais je ne suis pas dans la rue, c'est mon appartement ici !

— Plus maintenant. Vous n'avez pas suivi les règles.

— Mais ce n'est pas seulement de ma faute ! Lui ! Lui aussi il doit payer le loyer !

Le colocataire d'Emma avait de nouveau enfilé son complet gris ; il n'avait plus du tout l'air malade. Il fumait une cigarette et observait la scène en silence.

— Son nom n'est pas sur le bail, alors vous êtes la seule personne que nous pouvons tenir pour responsable. Allez !

Pendant que les deux policiers traînaient Emma de force à l'extérieur, madame Ripard, elle, s'affairait déjà à faire un peu de ménage dans le dorénavant ancien logement de la demoiselle. Une fois dehors, les policiers attachèrent Emma à un lampadaire, afin de s'assurer qu'elle ne s'enfuie pas. La propriétaire pencha sa tête par la fenêtre du salon et pria les policiers de remonter au sixième pour lui donner un coup de main.

Quelques minutes plus tard, une à une, toutes les possessions d'Emma furent jetées par-dessus bord : la lampe à grosses fleurs sans ampoule, le bureau de travail, les trois piles de documents, les vêtements, etc., etc. Mais pas le futon, puisqu'elle n'avait pas de futon. La place était maintenant prête à accueillir un nouveau locataire. Avec la pénurie de logements qui sévissait dans la ville, madame

Ripard n'aurait pas de difficulté à trouver un nouvel énergumène qui accepterait de payer chaque jour trop cher pour vivre dans ce trou à rats où même les souris n'osaient pas s'installer.

Emma passa la nuit non pas sur la corde à linge, mais bien sous le lampadaire. Les policiers étaient partis en oubliant de lui retirer ses menottes. Ou peut-être l'avaient-ils fait exprès. Toujours est-il qu'Emma ne dormit pas très bien.

Au petit matin, malgré ses courbatures, elle était parvenue, en étirant sa jambe dodue, à atteindre la chaise qui trônait jadis dans son salon et que madame Ripard avait laissé tomber du sixième. Elle s'assit, fière d'avoir accompli quelque chose, et attendit que le temps passe. Mais le temps ne fut pas seul à passer : l'officier quêteur de glaçons passa aussi par là et la reconnut.

— Emma ! Que faites-vous assise sur une chaise, attachée à un lampadaire, à 6h32 du matin ?

— Peut-être aurais-je dû attendre huit heures, cela aurait-il été plus adéquat ?

— Oui, effectivement. Alors, que faites-vous là ?

Emma, malgré son habituelle incapacité à comprendre le second degré, eut soudain envie de risquer une pointe de sarcasme et répliqua :

— Je prends le thé en plein air.

— Ah. Bonne journée, alors.

Tous les jours qui suivirent, l'officier passa devant Emma en la saluant du bout des doigts, de loin, désireux de la laisser savourer son thé en paix. On aurait presque pu croire qu'ils étaient devenus amis. Jusqu'au jour où il la trouva particulièrement inerte. Il s'approcha d'elle et dut constater son décès.

À ce jour, on ignore encore de quoi Emma V. est morte. Était-ce à cause de sa maladroite ironie ou de la maladie qui se transmet sexuellement dont elle souffrait, celle-là même qu'elle croyait avoir transmise à son colocataire, nul ne saurait dire. Même pas nous. Nous ne sommes pas un narrateur omniscient.

Nous vous avions pourtant avertis.

Nous ne cuisinons pas les chats. Légende urbaine. Nous les mangeons crus.